



folio
POLICIER

**ALBERTO
GARLINI**

**Les noirs
et les rouges**

FOLIO POLICIER

Alberto Garlini

Les noirs
et les rouges

*Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud*

Gallimard

Titre original :

LA LEGGE DELL' ODIO

© *Alberto Garlini, 2012.*

Édition originale publiée en Italie en 2012

par Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin.

Avec l'accord de PNLA & Associati S.r.l./Piergiorgio Nicolazzini

Literary Agency, Milan.

© *Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.*

*Couverture : D'après photo © Ricardo Gomez-Perez / Millennium
Images, Londres.*

Né à Parme en 1969, Alberto Garlini est romancier. Il est aussi l'un des organisateurs du festival littéraire Pordenonelegge. *Les noirs et les rouges* est son troisième roman publié en France, après *Un sacrifice italien* (2008) et *Venise est une fête* (2010). Son dernier, *Le temps de la fête et des roses*, est à paraître en novembre 2017 aux Éditions Gallimard.

À Laura

Les événements historiques font régulièrement l'objet d'approfondissements, d'analyses, de recueils de documents et de recherches sur leurs protagonistes. Mais ils peuvent aussi fournir le point de départ à un récit qu'un écrivain développera de façon autonome, s'inspirant de la réalité et s'en écartant dans le même temps, afin de tracer son propre parcours qui mêle reconstitution et imagination, lié aux faits par un fil mince mais décisif.

C'est dans ce cadre que s'inscrit ce roman, dont les personnages et les péripéties sont le patrimoine exclusif de l'auteur et n'appartiennent pas à l'histoire.

CHAPITRE PREMIER

Milan, mai 1985

Avant chaque audience, un carabinier frappe la grille métallique avec sa matraque. C'est une provocation. Franco a bien mémorisé son visage : on ne sait jamais. Les barreaux forment un sérieux écran devant ses yeux, mais ce n'est pas un écran infranchissable. Même s'il est condamné, tôt ou tard il sortira de prison. Il pourra se venger. Comment mesure-t-on les entailles, ici à Milan ? Peut-être ont-ils oublié les coups de couteau qui déchirent la peau, à présent que l'économie du pays est en plein boum et que les grands couturiers pérorent à la télévision. Les adolescents stupides qui se pavanent, des slogans sur leurs tee-shirts. Dans toute sa vie, Franco a eu deux costumes. Il n'y en avait pas un pour le travail et un pour les fêtes, comme ç'avait été le cas de son père et du père de son père. L'un était pour agir et l'autre pour parler. L'un pour tuer et l'autre pour négocier.

Quiconque prétend qu'il existe autre chose est un menteur. Les amis et les ennemis. Rien d'autre. Changer de costume suivant l'occasion.

En une seule circonstance, Franco n'a pas tiré et,

cette hésitation, il la paie encore aujourd'hui. Il est des moments où l'on ne sait pas quoi décider : des moments si harmonieux que la moindre petite variation entraînerait une profonde perte intime. L'hésitation n'était pas son style : quand on hésite, il vaut mieux tirer, il vaut mieux prendre les insultes au sérieux.

La maisonnette perdue dans la campagne, une punteur de poudre et d'huile, le tracteur rouillé. Stefano était agenouillé sur la paille : il disait qu'il le referait, qu'il le referait encore. Stefano bouleversait tous les plans, il était du genre à devenir violent d'une seconde à l'autre. Mais on pouvait le canaliser. Une lumière nordique l'enveloppait tel un don et il était aussi fidèle qu'un soldat de la division S.S. Charlemagne. Blond, décharné, mince. Mi-ange, mi-vipère. Au fond, un gamin de la campagne qui n'avait jamais grandi. Il avait fait sauter quatre types au bon moment. T.N.T., déclenchement à traction et *boum*. Une opération naïve, mais réussie. La main d'un des hommes avait volé à sept mètres de son corps. Franco pouvait remercier Stefano d'avoir fait exploser cette bombe mais, alors qu'on orientait l'enquête vers de fausses pistes, il l'avait traqué. Il ferait semblant de vouloir sa mort, puis il ferait semblant de lui pardonner. Il voulait se l'attacher, de façon définitive. Il ne s'agissait pas de vivre ou de mourir. Dans ces années-là, tout le monde était prêt à mourir, c'était la base sur laquelle on travaillait.

Les Tibétains célèbrent les funérailles du ciel. Ils démembreront le corps du défunt et le donnent en pâture aux vautours. C'est une longue cérémonie, un abattage extrêmement raffiné. À la fin, il ne reste que les os, parfaitement propres. À genoux dans la maisonnette, Stefano faisait penser au vol de vautours rassasiés, aux larges cercles noirs dans le ciel de l'Himalaya.

Les grands sages aryens. Il existe une autre vision du monde. Les mains couvertes de sang aident à corriger le regard.

Dix ans après sa mort, il n'est même pas décent qu'on ait encore à parler de Stefano, comme si c'était un saint laïque, le seul fasciste gentil. Dans les journaux, on le dépeint tel un « héros noir », on lui reconnaît « une dignité d'extrême droite » dont il serait l'unique porteur sain. Plus que tous les autres, c'est le mot « guerrier » qu'on lui fait l'honneur de prononcer. Si, ce jour-là, au lieu de se perdre dans l'éternité aryenne, Franco avait tiré, il n'y aurait pas cette cage, ce procès ni d'autres problèmes encore. Mais il émanait bel et bien de Stefano une lumière originelle qui étonnait, qui inquiétait et chevauchait les siècles comme une lance projetée haut dans le ciel. Et Franco n'a pas appuyé sur la détente.

Lorsqu'on appelle celui-ci à la barre des témoins, une bande de soleil s'étire sur le sol en linoléum. La porte de la cellule est déjà ouverte. Il descend une marche, il s'assied. Un pan de sa veste reste coincé dans l'accoudoir en métal, il le remet en place. Le micro semble loin, mais dans la salle d'audience, quand il salue, Franco reconnaît sa propre voix, haute et claire. Une fois qu'il a décliné son identité, l'interrogatoire débute.

« Comment qualifieriez-vous vos rapports avec Stefano Guerra ? » lui demande le juge. Il a l'air sec et osseux d'un inquisiteur du Moyen Âge.

Franco retrouve le contrôle de soi. « Différents suivant les périodes.

— Commencez par le commencement.

— Nous nous sommes connus en 1968, à Valle Giulia. Et notre amitié s'est consolidée le 16 mars de la

même année : lors des affrontements à la faculté de droit.

— Avez-vous participé aux bagarres de Valle Giulia ?

— Bagarres ? Vous appelez ça des bagarres ? Il y avait de l'espoir, il y avait de la colère. Une ère nouvelle qui s'annonçait, au terme d'un âge sombre.

— Y avez-vous participé ?

— Bien sûr. C'est un fait historique. Toute mon organisation et moi. Quelques années auparavant, nous nous étions dissous de nous-mêmes, mais nous existions encore sous forme de noyaux durs.

— C'est curieux d'entendre ça. Quand je pense à 1968, ce ne sont certes pas les drapeaux noirs et les hymnes au Duce qui me viennent à l'esprit.

— Vous feriez mieux de penser autrement.

— Quel rapport entre 1968 et vous ? Êtes-vous fascistes, oui ou non ?

— Faites-moi confiance.

— Difficile de faire confiance à un assassin présumé.

— Présumé, votre honneur, vous dites bien...

Présumé. »

CHAPITRE DEUX

Rome, mars 1968

Là-dedans, il est le seul à avoir l'air sans le sou. Pas encore vingt ans, un jean chiffonné après un mois de bagarres et de facultés occupées. Il s'est glissé dans le Théâtre de l'Opéra de Rome en poussant un groupe de femmes, au point d'en faire tomber une devant l'ouvreur. Dans la bousculade qui a suivi, il a gagné l'entrée, puis il a gravi quatre à quatre les marches qui mènent au poulailler. À l'étage intermédiaire, il s'est arrêté au bar. Que de lumières, quelles fresques et quelles belles colonnes ! De l'autre côté du comptoir, le barman remplit de petites bulles les flûtes à champagne. Derrière lui, on voit le reflet des bouteilles de marque dans le grand miroir. Et, au-dessus des bouteilles, celui des bourgeois bien habillés qui observent Stefano du coin de l'œil. Ils n'ont pas le courage de poser le regard sur lui, mais comment le leur reprocher ? Qui est cet individu mal dégrossi, grand et blond, maigre comme un flamant rose, qui arrive en courant, essoufflé, et a l'air prêt à vous casser la gueule ?

Stefano ne se sent pas intimidé par ces regards. Il parle la même langue qu'eux, l'italien, il partage leur

histoire, mais il porte en lui la révolution, les bruits de la province et la chaleur pulsante des poings. Il n'est pas encore habitué à se considérer comme un soldat politique. Il s'agit d'un état d'âme nouveau, surprenant, qui ne s'est cristallisé que quelques semaines auparavant, durant les affrontements de Valle Giulia. Là-haut, dans le Frioul et dans la torpeur de sa chambre, en pensant aux héros il voyait un mélange de charges de cavalerie et de tempêtes d'acier, de lances pointues et de soudaines percées sur le front russe. Des gestes inutiles qui se concluaient par une glorieuse défaite. Mais à présent l'héroïsme a un son différent, plus aigu et lointain. La tentation de la mort est toujours la même, un abîme sourd qui aspire les désirs, une force impersonnelle, comme si l'on pouvait être spectateur de sa propre vie, assis dans les tribunes d'un stade métaphysique et indifférent au cours du destin. Mais, à l'épreuve du feu, ce merveilleux 1^{er} mars, tandis que les matraques des C.R.S. s'abattaient sur son dos, qu'il sentait près de lui la chaleur de la Jeep renversée et en flammes, tout le reste a changé. Les pulsions vitales – honneur, fierté, courage, fidélité – s'étaient mises d'un coup à converger paisiblement vers un centre. Elles ne pouvaient plus s'user sous l'effet d'un incontrôlable besoin d'agir. C'étaient des planètes qui tournaient autour du feu solaire, suivant des orbites ordonnées. Et c'est ça, seulement ça, qui vous fait sentir que vous êtes un guerrier.

Les personnes qui bavardaient à mi-voix dans l'élégant bar sont faites d'une substance humaine complètement différente de la sienne : bourgeois xénophiles, pacifistes lâches, défaitistes, pessimistes, antisportifs, sédentaires et inféconds.

Ce soir, au Théâtre de l'Opéra, on joue une nouvelle mise en scène de *Allez hop*, dix ans après son succès vénitien : musique dodécaphonique de Luciano Berio illustrant une pantomime signée par Italo Calvino. En d'autres termes : de la musique insensée par-dessus des gestes insensés. De l'art décadent qui satisfait un stérile besoin de stimuli forts chez une classe intellectuelle moribonde. Tout le contraire de ce qu'exige un guerrier. Mais dans ce cas, pourquoi est-il entré en cachette, au risque qu'on appelle la police ? Pour commencer, parce que les lieux communs ne lui suffisent pas, ceux des camarades cultivés non plus¹. Et aussi pour une raison viscérale : quatre jours plutôt, il a frappé Berio dans la rue.

Un incident plutôt confus, fruit du hasard et nullement prémédité. En compagnie de plusieurs camarades, Stefano avait quitté bruyamment et triomphalement le meeting du député De Corto qui se déroulait à moins de deux cents mètres du Théâtre de l'Opéra. Ce misérable rond-de-cuir du Mouvement social italien voulait que les étudiants deviennent une fois de plus les Gardes blancs du système démocrate-chrétien. Comme si on ne leur avait pas déjà appris la leçon. Il fallait rétablir « l'ordre des choses », affirmait-il avec l'emphase d'un gratte-papier, « faire cesser immédiatement » l'alliance entre Chinois et fascistes contre laquelle les casques des C.R.S. s'étaient fracassés devant la faculté d'architecture. Des âneries réactionnaires et régressives. L'habituel paternalisme pitoyable. Enfin la révolution

1. « *Camerata*/camarade » est le terme employé dans les milieux d'extrême droite, chez les fascistes puis les néofascistes. « *Compagno*/compagnon » est son équivalent à gauche, en particulier chez les communistes. (*N.d.T.*)

éclatait et eux, la meilleure part de la jeunesse nationale, auraient dû rester là à regarder ou, pire encore, devenir les hommes de main de la Démocratie chrétienne ? Ils devaient brider la fureur de leur élan afin de rétablir l'ordre bourgeois des grands magasins, des bûches de Noël et les cierges à l'église ?

Qu'il aille donc se faire foutre.

En outre, justement la veille au soir, s'était close au cinéma Quattro Fontane une assemblée plénière des étudiants d'extrême droite : de Giovane Italia au Raggruppamento, en passant par le F.U.A.N. Caravella et la Primula Goliardica de Randolfo Pacciardi. Au-delà des schémas politiques sclérosés, on avait évoqué avec franchise et honneur la position à adopter dans l'affrontement en cours. Tard dans la nuit, la majorité avait voté en faveur de la participation des jeunes fascistes à toutes les manifestations du mouvement étudiant. « La guerre révolutionnaire et la critique sans merci de la société du bien-être » étaient un patrimoine commun à l'extrême droite et à l'extrême gauche, même s'il fallait reconnaître aux Chinois le mérite d'avoir coupé « le cordon ombilical avec les partis ». Rouges et noirs luttaient ensemble contre la syphilis du système démocratique. Unis contre un ennemi commun. Certes, l'absence de Massimo Grimm et de Pietro Masullo, les principaux dirigeants des organisations de la jeunesse fasciste, pesait lourd en termes de légitimité. Mais ces deux-là, c'était la clique de culs-bénits du M.S.I. qui les avait installés, ils ne servaient qu'à recevoir des ordres. Pourtant, ç'avait fait du boucan et, pour ne pas être dépassés par le mécontentement, eux aussi avaient dû rendre public un document dans lequel on faisait allusion à une contestation non précisée qui, à Varsovie comme à Rome, romprait avec le conformisme. Un

« Comme dans un véritable roman d'espionnage, Alberto Garlini place son lecteur dans un labyrinthe de manipulations, de mensonges, de chantages et de faux-semblants. »

FABIO GAMBARO, *LE MONDE DES LIVRES*

« Dans l'Italie des années de plomb, la fuite en avant meurtrière d'un soldat perdu. Vertigineux. »

GILLES HEURÉ, *TÉLÉRAMA*

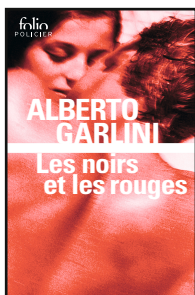
Les noirs et les rouges

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR VINCENT RAYNAUD

Stefano Guerra, étudiant d'extrême droite, naît à la politique en 1968. Alors qu'il participe aux affrontements à Rome, il commet l'irréparable : il tue par accident un jeune homme qu'il voulait seulement menacer. Ce crime marque le début d'une longue dérive, du militantisme à la clandestinité, de la politique à la violence, dans un monde où hommes d'État, criminels et agents des services secrets se mêlent. Au bout du compte, qui est Stefano Guerra ? Un tueur psychopathe, un terroriste ? Un Pinocchio moderne, un exalté ? Ou un dangereux idéaliste, engagé dans une cavale qui pourrait bien se révéler sans issue ?

ALBERTO GARLINI

Né à Parme en 1969, Alberto Garlini est romancier. Il est aussi l'un des organisateurs du festival littéraire Pordenonelegge. Son nouveau roman, *Le temps de la fête et des roses*, est à paraître en novembre 2017 aux Éditions Gallimard.



Les noirs et les rouges
Alberto Garlini

Cette édition électronique du livre
Les noirs et les rouges d'Alberto Garlini
a été réalisée le 23 janvier 2017 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072702211 - Numéro d'édition : 310093).
Code Sodis : N86198 - ISBN : 9782072702235.
Numéro d'édition : 310095.